



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

La philologie française au temps jadis

Carl Wahlund



À Monsieur Dufour
hommage respectueux

Carl Wahlund
LA PHILOGIE FRANÇAISE

AU TEMPS JADIS

DEUX DISCOURS

SUR LA NATION ET LA LANGUE FRANÇAISES

FAITS PAR DES FRANÇAIS

ET DATANT DE LA FIN DU XVI^e SIÈCLE ET DU

COMMENCEMENT DU XIX^e

RÉIMPRIMÉS

D'APRÈS LES ÉDITIONS ORIGINALES

DEVENUES RARISSIMES

PAR

CARL WAHLUND

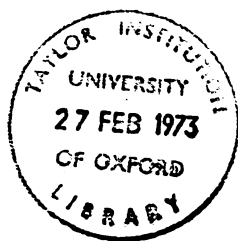


STOCKHOLM

IMPRIMERIE CENTRALE

1889.

Extrait du *Recueil de mémoires philologiques* présenté
à M. GASTON PARIS le 9 août 1889.



I

NOTICE

SUR

GUILLAUME RABOT,

ORATIO DE GENTE ET LINGUA FRANCICA.

Par CARL WAHLUND

Jusqu'à ce jour, on n'a rien écrit, que nous sachions, sur le *Discours* dont le titre vient d'être indiqué; et son auteur, qui appartenait sans aucun doute à l'illustre famille dauphinoise des RABOT, a été à peine nommé dans trois ouvrages pendant ces trois derniers siècles. Le titre du livre ne figure ni dans la *Collection* de NIC. BASSÉE,¹ ni dans les trente mille articles du *Catalogue* de GEORGES DRAUD,² et de nos jours, le livre lui-même est fort rare: à Paris, aucune des grandes

¹ N. BASSÆUS, *Collectio . . . omnium librorum . . . qui . . . ab anno 1564. usque ad . . . an. 1592 . . . venales extiterunt*. Francofurti, 1592, in-4°.

² G. DRAUDIUS, *Catalogus officinalis, in quo . . . libri . . . recensentur, usque ad annum 1624 inclusive*. Francofurti, 1625, in-4°.

bibliothèques publiques ne le possède, ni la Bibliothèque nationale, ni la Mazarine, ni les Bibliothèques de l'Arsenal, de la Sorbonne et de Sainte-Geneviève. Le Musée britannique de Londres ne le possède pas non plus.¹ En Allemagne, on a constaté l'existence de trois exemplaires, à Halle,² à Berlin³ et à Hambourg.⁴ Quant à l'auteur,

¹ D'après une information qu'a bien voulu nous donner récemment, dans une lettre, *the Keeper of the Printed Books Department* Mr GEO. BULLEN.

² Bibliothèque de l'Université 374. 6. Renseignement dû à M. SUCHIER, descendant d'une famille française du Vivarais, et professeur à l'Université de Halle, qui a absorbé celle de Wittemberg en 1817. M. SUCHIER doit donc être considéré comme un des successeurs de RABOT. Malgré son obligeance, dont il nous a donné tant de preuves dernièrement, lors de notre visite, M. SUCHIER n'a pu nous fournir aucune indication sur la nomination de RABOT ni sur son séjour à Wittemberg.

³ Bibliothèque royale X b 4292. Nous devons ce renseignement à M. APPEL, notre ami et collègue, professeur agrégé à l'Université de Königsberg. L'exemplaire de Berlin est absolument identique à celui que nous possédons nous-même, et dont on trouvera plus loin une reproduction photolithographique exécutée à Stockholm.

⁴ Stadtbibliothek SDCI. 1. D'après les indications de M. le professeur STENGEL de Marbourg, l'un de ceux qui étudient avec le plus d'ardeur tout ce qui concerne l'enseignement de la langue française pendant les trois siècles qui ont précédé le nôtre. C'est aussi à l'obligeance de M. STENGEL que nous devons les renseignements qu'on trouvera plus loin sur les successeurs de RABOT à Wittemberg.

Nous profitons de l'occasion pour exprimer toute notre reconnaissance à deux Français dont le concours nous a été non moins utile et précieux. M. le pasteur ARNAUD, président du consistoire de Crest (Dép. de la Drôme, Dauphiné), dont nous n'avions pour-

GUILLAUME RABOT, il n'est point mentionné par des écrivains qui pourtant se sont occupés de la province de Dauphiné, et en particulier de la maison de RABOT, tels que NIC. CHORIER (1612—1692), *L'estat politique de la province de Dauphiné*. Grenoble 1671 et 1672, 4 vol. in-12. (Le tome III: *L'estat politique de Dauphiné, avec les généalogies des familles nobles de cette province*. Grenoble 1697; réimpr. 1873); GUY ALLARD (1635—1716), *La bibliothèque de Dauphiné, Contenant les noms de ceux qui se sont distingués par leur sçavoir dans cette province, & le denombrement de leurs ouvrages, depuis XII. Siècles*. Grenoble, 1680, pet. in-12; *La vie de Jean Rabot, Conseiller au Parlement de Grenoble et Chancelier ou Logothète de Naples*. Ouvrage probablement antérieur à 1690, et publié pour la première fois (d'après le manuscrit inédit et anonyme donné à la bibliothèque de Grenoble par M. ANT. ALLARD, descendant direct de GUY ALLARD) par H. GARIEL, dans son *Delphinalia* du mois de mai 1852. Grenoble, 1852, in-8°, tiré à 120 exemplaires; P.-V. CHALVET (1767—1807),

tant pas l'honneur d'être connu, a bien voulu nous communiquer les indications biographiques et bibliographiques les plus curieuses et les plus circonstanciées sur la personne et les œuvres de GUILLAUME RABOT. Nous devons également rendre hommage à l'inépuisable bonté d'un ami de longue date, de l'éminent bibliographe dont parle en ces termes le successeur de DIEZ à Bonn, dans la préface de sa nouvelle édition du *Treité de la grammaire françoise* de LOUIS MEIGRET: «Quand il s'agit d'un écrivain du XVII^e siècle il est impossible de passer sous silence le nom de M. ÉMILE PICOT».

nouvelle édition de la *Bibliothèque du Dauphiné*, par GUY ALLARD. Grenoble 1797, in-8°; AD. ROCHAS, *Biographie du Dauphiné contenant l'histoire des hommes nés dans cette province qui se sont fait remarquer dans les Lettres, les Sciences, les Arts, etc. Avec le catalogue de leurs ouvrages*. Paris, 1856 et 1860, 2 vol. in-8°.

En terminant la *Vie de Jean Rabot* que nous venons de citer, l'auteur ajoute la note que voici : « *Je pourrois donner dans la suite de ceste histoire toute la genealogie de la maison de RABOT, car je l'ay entiere entre les mains, extraite sur les titres que ceste famille conserue; mais je la joindray dans l'histoire genealogique des anciennes familles de Dauphiné, dont je feray bien tost part au public.* » Cette note vise, peut-être, un travail dont le manuscrit existe encore, qui a été publié sans lieu ni date (mais probablement à Grenoble, aux environs de l'année 1690) et qui ne porte que ce titre de départ : *Généalogie de la maison de RABOT*; livre dont on ne connaît qu'un seul exemplaire, une plaquette qui se trouve à la bibliothèque de Grenoble sous la cote : U, 3295 bis. Une autre œuvre, qui ne diffère guère de la précédente pour la forme et le fond, vient d'être publiée, sous le même titre, par M. JULES CHEVALIER dans le *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme*, Valence, in-8°, années 1884, p. 255—279, 310—411; 1885, p. 35—50, 185—205, 300—319, 377—392. Dans la préface, l'éditeur soutient d'abord que cette

Généalogie est incontestablement l'œuvre de GUY ALLARD, mais plus loin, année 1884 p. 360, il dit avoir trouvé, dans une ancienne copie du même travail, le nom de l'auteur de la *Généalogie de la maison de RABOT*, qui ne serait autre que JEAN DE RABOT, avocat général au parlement de Grenoble en 1645, conseiller d'État en 1662, qui mourut le 22 janvier 1664. (Cf. aussi le tirage à part de l'article en question, paru en 1886, à Valence, sous ce titre: *Histoire généalogique de la Maison de RABOT*, par JEAN DE RABOT, conseiller au parlement de Grenoble, annotée et publiée par JULES CHEVALIER.) Dans ces deux ouvrages (si tant est qu'il y en ait deux) du XVII^e siècle, on trouve non seulement d'amples renseignements sur la famille RABOT; mais aussi, et pour la première fois, quelques indications sur GUILLAUME RABOT.

La famille RABOT, originaire d'Upie, près Crest, où elle possédait des terres, notamment la terre de Salène (d'où le surnom de SALENIUS que GUILLAUME RABOT ajoute à son nom sur le titre de l'*Oratio*) a donné pendant des siècles au parlement de Dauphiné des magistrats célèbres, un président (ENNEMOND RABOT, en 1584), un avocat général (JEAN RABOT, en 1645, l'auteur de la *Généalogie*) et cinq conseillers; comme le dit CHORIER (éd. de 1697): «*La famille de RABOT a des officiers de la plus haute dignité dans le parlement de Grenoble, non seulement depuis deux cents ans, mais aussi sans interruption durant ce long espace de temps.*» En effet, l'histoire de

cette illustre maison se confond pendant deux siècles avec l'histoire même du parlement de Grenoble.

Dans un acte daté de 1349, l'année même où le Dauphiné fut réuni à la France, on voit un nommé PIERRE RABOT d'Upie qualifié noble. Il était lieutenant de la compagnie des gens d'armes du comte de Valentinois, Louis de Poitiers. Le fils de PIERRE, JEAN, 1^{ier} du nom, fut intendant de la maison d'Aymard de Poitiers. Son fils, BERTRAND, était notaire impérial¹ à Crest, où il demeurerait certainement en 1421. JEAN, fils de BERTRAND, le plus célèbre représentant de la famille et l'un des plus grands magistrats du parlement de Grenoble, naquit dans la première moitié du XV^e siècle, et mourut à Avignon le 27 juillet 1500. Reçu docteur *in utroque jure* à l'université de Turin, le 3 septembre 1464, il fut nommé, l'année suivante, vice-sénéchal à Crest, et, quelques années après, conseiller au parlement, par lettres-patentes du 1^{ier} juin 1471. Les rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII lui accordèrent aussi leur confiance et l'employèrent en diverses circonstances. JEAN eut quatre fils dont l'aîné, BERTRAND, fut nommé conseiller au parlement par le roi Charles VIII, le 3 août 1495. Il mourut le 7 décembre 1537. Ce BERTRAND avait épousé, le 6 février 1502, AGNÈS PECCAT, dont il eut cinq fils et sept filles. Le second fils fut notre GUIL-

¹ Voy. DU CHESNE, *Histoire générale des comtes de Valentinois et de Diois*. Preuves, p. 70.

LAUME, le professeur de Wittemberg. Il est clair que celui-ci se fixa en Allemagne pour cause de religion. GUILLAUME RABOT, né sans doute au plus tard vers 1530, a dû mourir avant le 15 mars 1589,¹ car, selon la *Généalogie* (Bulletin, etc., 1885, p. 310; tirage à part, 1886, p. 84): «*En l'an 1589 et le 15^e de mars, ENNEMOND RABOT acquit de messire JEAN RABOT, protonotaire, son oncle, une maison située dans la rue de Bournolenc, que led. protonotaire RABOT avait eue de GUILLAUME RABOT, son frère.*» Or, ce JEAN RABOT avait survécu non seulement à son frère GUILLAUME, mais encore à tous ses autres frères, et il est mort dans un âge fort avancé.

Voici en quels termes parle de GUILLAUME la *Généalogie* (Bulletin, etc., 1885, p. 37, 38; tirage à part, 1886, p. 40, 41): «*Le second (fils) fust GUILLAUME RABOT, lequel estant a Paris prist party avec le comte palatin du Rhin, lequel luy donna le commandement d'une compagnie de chevaux legers, dans lequel employ il deceda, n'ayant laissé de sa femme qu'une seule fille, laquelle fust mariée à noble (Jacques) de Margaillan, seigneur de Mirebel, lequel*

¹ Les successeurs immédiats de RABOT, à Wittemberg, ne nous sont pas connus, mais les travaux de quelques-uns d'entre eux sont parvenus jusqu'à nous: ABR. DE LA FAYE, *Linguae gallicae et italicae hortulus*, Halle, 1608; *Horarum subcisivarum . . liber I*, Wittemberg, 1611, et *Institutiones linguae gallicae*, Jena, 1613; puis CONR. DURBALIUS *Gallus linguae Gallicae prof. extr., Oratio de Linguae gallicae utilitate et eiusdem discendae methodo*, Wittemberg, 1624.

du chef de sad. femme eust tous les biens dud. GUILLAUME.»

La *Généalogie* attribuée à GUY ALLARD (et écrite vers 1690) donne (p. 31) quelques détails supplémentaires sur GUILLAUME RABOT. «GUILLAUME RABOT, y lisons-nous, *se mit si fort dans les bonnes grâces de Frederic comte palatin du Rhin qu'il le mena en Allemagne et luy fit épouser une riche héritière de ce pays, nommée ANNE DELTER, laquelle étoit fille de JEAN DELTER et d'ELISABETH D'ANSEMBOURG mariez, ainsi qu'il resulte des preuves de chevalerie quy furent faites d'HENRY et SALOMON DE MIRIBEL DE MARGAILLAN frères, petits-fils de lad. ANNE DELTER et GUILLAUME RABOT mariez; mais led. comte palatin étant décédé, les parents de lad. DELTER luy firent tant de traverses qu'il ne put jamais avoir la libre puissance de tous les biens de sa femme et surtout d'une grande succession qui luy étoit arrivée après son mariage, si bien qu'il fut obligé de revenir en Dauphiné avec sa femme, ou etant led. CLAUDE RABOT son frere luy rendit tous ses biens.*»

Le second (ou si l'on veut, le troisième) auteur qui donne quelques indications sur GUILLAUME RABOT, est MORÉRI (*Le Grand Dictionnaire historique*, tome IX, 1759, p. 6); en parlant des fils de BERTRAND RABOT, il cite «GUILLAUME, seigneur d'Espernoul, capitaine d'une compagnie de chevaux-légers; & un autre de même nom, mestre de camp d'un régiment d'infanterie».

Plusieurs des membres de la famille RABOT ont eu des goûts littéraires. C'est grâce aux soins de PIERRE RABOT, oncle de GUILLAUME, protonotaire apostolique et doyen de l'église de Die, que furent publiés en 1498, le bréviaire, et en 1499, le missel en usage dans le diocèse de Die. Ces deux incunables, vrais chefs-d'œuvre de typographie, furent imprimés par le célèbre typographe parisien JEAN DUPRÉ. (Voy. Suppl. à BRUNET, tome I, col. 1039.)

Le père de GUILLAUME, BERTRAND RABOT, qui fut commis, le 1^{ier} novembre 1501, pour approuver et autoriser les statuts de l'université de Valence, est cité par LA CROIX DU MAINE (éd. RIGOLEY DE JUVIGNY, tome I, p. 84), mais le bibliographe ne mentionne que son nom, sans y ajouter l'indication d'aucun ouvrage.

Du frère aîné de GUILLAUME, LAURENT, on a des annotations sur les *Decisiones* du célèbre jurisconsulte dauphinois du XV^e siècle, GUY PAPE, annotations jointes à diverses éditions, notamment à celles de 1607 et de 1630. LAURENT nous a encore laissé une description manuscrite de Grenoble, composée en collaboration avec un de ses collègues: *Gratianopolitane urbis descriptio; describebant Lauren. Rabotius, et Petrus Gilbertus senatores gratianopolitani, 1572.* (Bibl. nat. fds. frç. ms. 209, anc. 6863 ^{2. 2. A}, Lancelot 6).

Quant à JEAN RABOT, arrière-petit-fils du même LAURENT, frère de GUILLAUME, nous l'avons déjà

nommé comme auteur de la *Généalogie*. C'était un homme de grand savoir et fort éloquent: «*les manuscrits qu'il a laissez*, dit GUY ALLARD (Bibliothèque de Dauphiné), *en sont de seurs temoignages.*» Il existe de lui, à la bibliothèque publique de Grenoble, deux discours imprimés à Grenoble en 1660 et en 1661.

Pour en venir à GUILLAUME RABOT, nous avons de lui:

1° Trois lettres¹ adressées à CALVIN, et datées: Avignon 1550, Padoue 1553 et Strasbourg 1554; voy. *Thesaurus epistolicus Calvinianus* vol. IV, 1875; V, 1875 et VI, 1876 = tomes XIII, XIV et XV des *Opera Ioannis Calvini*, ediderunt BAUM, CUNITS et REUSS (renseignement communiqué par M. PICOT).

2° *Le Miroir d'Alquimie de Rogier Bacon, philosophe tres excellent, traduit de latin en françois par un gentilhomme du Dauphiné*. Lyon, 1557 in-18°. A la page 3 est une épigramme au lecteur en vers, formant l'anagramme du nom de l'auteur du volume: GUILLAUME RABOT (JULES CHEVALIER, ouvr. cit.)

3° *Oratio de gente et lingua francica*. Wittemberg, 1572 in-8°.

¹ Nous donnons en appendice la première de ces lettres de RABOT, ainsi que la réponse de CALVIN.

APPENDICE.

LETTRES

DE G. RABOT A J. CALVIN

ET

DE J. CALVIN A G. RABOT.

I.

RABOTTUS CALVINO.

*Guillelmus Rabottus, dictus a Salena, Domino
Ioanni Calvino S. P. D.*

*Fama quae undique decurrit et passim de te inter
Christianos celebratur, decus et caritas quae te prae-
sidio omnipotentis Domini nostri Iesu Christi per-
petuo comitantur, impulerunt me, qui numine eiusdem
atque misericordia a paucis diebus in numerum fide-
lium aggregatus et vocatus sum, ad te scribere: ut,
quum dux fratrum sis nostrorum et pastor, velis
pro tua humanitate in ecclesia quae apud vos est me
recipere. Nam quum spiritus meus iam ibi sit collo-
catus, spero corpus meum peractis hic non diutinis
quibusdam negotiis illum auxiliante Domino sequutu-
rum. Interim te obsecro summopere ne in depreca-
tionibus tuis illam iam de me conceptam memoriam*

APPENDICE

evanescere sinas: quo Deum magis mihi propitium sentiam, meque inter tantas daemonum insidias et rerum vicissitudines custodiat. Et quum aliquantula tibi supererit temporis opportunitas et sese commoditas offeret et occasio, quaeso ad me rescribas, ut me filium tuum tuarum auxilio literarum adversus huius saeculi deliramenta et pericula tueri possim. Et si quid est, dum vita fruemur, quod tua causa conari possim, precor existimes me tibi obsequentissimum tuique observantissimum fore, et vale.

Avenioni 17. Cal. Iulii 1550.

(Ex autographo in Archivis Thomanis Argentorati asservato.)

II.

CALVINUS RABOTTO.

Tametsi nos alter alteri de facie mutuo ignoti simus, quia tamen Christum in meo ministerio magistrum agnoscis, teque libenter ac placide subiicis eius doctrinae, haec mihi satis iusta causa est cur te vicissim pro fratre et condiscipulo amplectar. Caeterum quia ex literis tuis intelligo non ita multum esse tempus ex quo tibi Dominus evangelii sui luce affulsit, non possum amorem erga te meum melius testari quam si ad quotidianos exercitus te hortor atque incitem.

Nam pietatis scintillas, quae in multis emicuerant, videmus statim evanescere quia flammam ipsi accendere negligunt: quin potius aut vanis mundi illecebris aut pravis carnis cupiditatibus exiguum illud lucis quod a spiritu Dei accensum est suffocant. Ne quid tibi simile contingat, primum danda est opera ut te serio in obsequium Domini addicas, deinde magis ac magis in sacra eius doctrina te confirmes. Sed quia hoc longius est argumentum quam ut literis comprehendere queat, satius est te ex fonte ipso haurire. Habes enim verbum Domini, in cuius lectione si te exerceas, ad summam vitae regendae nihil tibi deerit. Habes fideles commentarios qui tibi optimo erunt adiumento. Utinam aliquando ferret tua commoditas ut nos quoque inviseres. Nam profectionis, ut spero, te numquam poeniteret. Ubicunque agas, vide ut Dominum sequaris neque a recto scopo unquam deflectas. Vale, eximie frater et mihi carissime.

9. Calend. Augusti 1550.

Ioannes Calvinus tuus.

(Ex apographo Archiv. Thoman. Argent.)



ORATIO
DE GENTE ET
LINGVA FRAN
CICA.

RECITATA

A NOBILI VIRO GVL
LIELMO RABOTTO SALE
nio Gallo Delphinatæ, Publico Gallicæ lin
guæ Professore, in Academia VVi
tebergensi, 3. Idus Februarij
M. D. LXXII.



VVITEBERGÆ 1572.

ORATIO.



Scilicet Ethnicis ignavis doctrinae de vero Deo, pium fuit ac religiosum ordiri actiones suas à compellatione ignoti numinis, & finem earundem referre eò, ut Deo grata fiant, quemadmodum versus Græcus præcipit: *ἀρχαῖς ἀπάντων τοῦ τέλους ποιεῖς διὰ:* quantò id magis nos facere decet in Ecclesia, qui ex doctrina patefacta diuinitus, scimus quem Deum alloquamur in inuocatione, et ex mandatis promissisque voce diuina confirmatis, certi sumus non fore preces nostras irritas, & omnem vitæ cursum ita instituere iubemur, ut Deus celebretur.

Id cum imprimis religiosè obseruatum esse didicerim, ab omnibus in hac Schola, exemplo ac more maiorum: mihi in hanc publicæ doctrinae cathedram ascendenti, eò ardentius faciendum intelligo, quò pluribus destitui me ad minusculis ac præsidij reperio, ex ijs quæ

A 2 alios

alios ante me sublevarunt. Nam & hospes sum in Academia, imò in his terris & regionibus, imperitus rerum præsentium, inops cōsiliij, amicorum egens, & nouo exemplo prodeò in publicum, traditurus præcepta linguæ peregrinæ, cuius in Academijs nullus hæctenus fuit usus. Quo ergo id consilio fiat, & vnde instituti huius ratio profecta sit, & quid spectetur, quæsituros & miraturos esse multos non dubito. Nec deerunt forsasse, quibus institutum omne, tanquā superuacaneum, & ab eruditarum Academiarum consuetudine alienum improbabitur: qui curiosa ingenia ab alijs magis necessarijs studijs abduci, & nouam quasi barbariem introduci clamitabunt. Omitto alia, quæ dissimulando præterire, quàm diluendo exagitare melius est. Ac preces antefero, vt quod bono rectoque consilio susceptum est, Deo benedicente optatos fructus pariat, & euentu felici sinistra iniquorum refutet iudicia.

Te igitur æterne Deus, Pater Domini nostri Iesu Christi, vero ardentior
gemitu

gemitu supplex oro, vt munus docendi publice mihi aggredienti, sancto tuo Spiritu adsis, & opituleris, regas & adiuues conatus & operas meas, vt prosint quamplurimis, seruituris aliquando Ecclesię aut Reipublicę, & cedant ad gloriam diuini nominis tui. Hęc vota mea perfice Fili Dei Iesu Christe, mediator Dei & hominum, in societate indiuiduę naturę diuinę & humanę. Et tuere hanc Scholam, sedem veritatis tuę ac rectorum studiorum, in qua locum mihi contigisse & potestatem factam esse publice docendi, & lætor toto pectore, & tibi, vt auctori primo ac præcipuo huius beneficii, gratias ago.

A votis ad alteram orationis partem venio, dicturus quædam, & de vocatione mea, & de argumento, in quo occupabitur opera prælectionis meę. Conductum me esse scitote (Auditores optimi) ab Illustrissimo Principe, Duce Saxonię Electore, Domino nostro Clementissimo, vt in lingua Gallica discendi cupidos exerceam. Producor ergo

A 3 in publicis

in publicum, non mea aliqua curiositate aut polypragmosine: sed auctoritate & mandato Principis præstantissimi, & literarum, studiorum, pietatis, Ecclesiæ, ac Reipublicæ amantissimi: cui vnicum hoc curæ est, ut à teneris recta ingenia paulatim instituuntur, in ijs rebus, quibus præparentur & instruuntur ad gubernationem, & ad usum Ecclesiæ. Idcirco nihil eorum prætermitti vult in Academijs, quæ ad veram solidamque sapientiam comparandam necessaria esse existimantur. Hoc etsi indicasse satis fuerat, tamen et de origine, & de utilitate linguæ, & de eo quod spectatur, pauca adijciam.

Prudenter graviterque iudicat sapientissimus Princeps, versaturo in ea Republica, quæ complexa imperium orbis Christiani, cum gentibus diversis fœdera & amicitias colit, non tantum artium plurimarum, & veterum historiarum, ac linguarum præsidio opus esse: sed multò magis, explorata esse oportere ingenia, naturas, linguam, studia, iura, leges, mores, formam iudiciorum, bel-

landi

landi consuetudinem, in ijs regnis, quæ
& Germaniæ proxima & huic conso-
ciata vinculis sunt, & sapientia, artibus,
studijs, opibus, potentia antecellunt: &
sine linguarum cognitione nulla posse
commercia haberi. Certè, non minus
accedentem ad gubernationem adiuvat
scire, quæ acciderunt in regno Galliæ,
quæ sit in eo forma gubernationis &
iudiciorum, quæ fiant ibi ac gerantur,
quàm quæ olim in Græcia aut in vrbe
Roma euenerunt. At hæc coràm, sin-
gula exquirere & cognoscere, non
promptum cuius est aut facile. Quibus
igitur hæc facultas negatur, ijs cum ali-
ter quàm magistri opera subueniri &
consuli nequeat, hac in parte ne quid des-
sit Reipublicæ, dat operam. Intercedit
autem Germaniæ cum nostra Gallia
maior necessitudo, quàm cum vlla alia
gente: non tantùm propter viciniam,
& multiplicia commercia publica, pers-
tinentia ad salutem et statum orbis Chris-
stiani, ac privata: sed & propter natura-
rum similitudinem, ac sanguinis cognas-
tionem: Cuius & Strabo meminit,

A 4 τῆ φύ

τῇ φύσιν (inquit, vtrique Germani
 & Galli) καὶ ταῖς πολιτείαισι ἐμφε-
 ρῆς ἐσὶν, καὶ συγγενεῖς ἀδελφοί. Sed post-
 ea plura arctioraq; vincula accesserunt.
 Franci enim, qui primi hoc regnum in
 Gallia condiderunt, originem à Germa-
 nia traxerunt, & qui deinceps Monar-
 chiam Romanam in Occidente resti-
 tuerunt, Carolo Magno autore ac duce,
 Germaniam, Italiam & Galliam con-
 iunxerunt. Qui verò nunc rerum in
 Gallia potiuntur, ab Hugone Capeto
 propagati, magno consensu inseruntur
 familiæ VVitechindi Saxonis, non obs-
 cura nec perplexa maiorum deductio-
 ne. Ac constat, coniunctis armis harum
 duarum gentium, res maximas gestas
 esse. Duxerunt ingentes exercitus in
 Asiā, ex his collectos, aduersus Turcas et
 Saracenos, Godefridus Bilioneus, Bal-
 duinus, & plures alij, qui terram san-
 ctam, Syriam, Mesopotamiam, & plu-
 res alias Asiæ prouincias recuperarunt.
 Cum Turcis etiam dimicarunt vtriq;
 sub Imperatore Sigismundo, quan-
 quam infelicitè.

Deniq;

Deniq; cū multa quotidie incidunt, respicientia communem statum orbis Christiani, de quibus inter Imperatores ac summos Imperij Principes, & reges Gallicos tractari necesse est, lege Carolina cautum esse scitis, vt Imperio qui præficitur, linguæ Gallicæ sit gnarus. Extant & historiæ recentes plurimæ, & res aliæ cognitione dignæ, quædam etiam necessariæ lingua Gallica descriptæ, quæ legi ab imperitis linguæ nequeunt. Et floret Gallia nostra studiis omnis generis, quorum gratia aditur & frequentatur à gentibus diuersis, atq; à Germanis imprimis, studiosius aliis quanto quàm Italia, vbi, sæuiente tyrannide Romani Pontificis, studia corrumpunt, & crescit cum impia prophanitate barbaries.

Hos cū peritiam linguæ secum afferre vtile sit, omnino laude dignum est consilium Illustrissimi Principis Electoris, qui & progressuros præparari, & non adituros Galliam, instrui vult, aliqua linguæ utilis ac necessariæ cognitione, de qua re non dicam in præsentia

A 5 plura.

plura. Sed gratiam deberi optimo Principi iudico maximam, tanta cura ac sollicitudine prospicienti, & consulenti discipulorum studiis.

De origine linguæ Gallicæ discrepant opinionibus homines docti: Nec eadē nostrorū est sententia. Et quæ fuerit ante Romana bella, aut vetustioribus etiam temporibus communis lingua gentis, & illa quando in vſu eſſe deſſerit, ac hæc ipſa, cuius nūc viget vſus, quando, & quibus occaſionibus cœperit, deniq; quibus ſit linguæ idiomate quàm proxima, non facile eſt explicare. Hoc conſtat, quos Gallos Romani vocarunt, eos κέλτας & γέλτας Græcos appellari ſe, qui Celtarum nomine comprehendunt gentes à Pyreneis montibus intra Alpes, Hercyniam, Sudetes, Carpathum, verſus Meridiem & Oceanum ac mare Balthicum, ac Venetum verſus Septentrionem, ad Pontum Euxinum vſq; habitantes. De quibus, Græcis certò compertum nihil fuit, nec Romanis ante ſubactam à Iulio Cæſare Galliam.

Primus

Primus hic enim, Galliam in partes tres
 distribuit, & Celtarum nomen solis me-
 dijs tribuit, cæteris exclusis. Imò & in
 ipsam Hispaniam nomen penetrauit, &
 Iberis Gallæ proximis inhæsit. Quod
 enim Iberis in ea regione, Celtæ admixti
 essent, incolæ, nomine ex utroque com-
 posito, Celtiberi vocati sunt, vbi Cata-
 launi deinceps consederunt. Iberos ve-
 rò & metallicos homines fuisse, & ex
 Asia in Hispaniam, vestigandorum &
 eruendorum metallorum causa traiecisse,
 cum historia nomen conuincit, quod
 Hebræa origine fossores significat. Nec,
 cur Europæos ab Asiaticis ortos dubi-
 tem, video. Vbertate, autē & copia auri
 argentiq̃, venæ Hispanicæ antiquis illis
 temporibus anteferuntur Europæis vn̄is
 uersis, quotquot in historijs memoran-
 tur. Pelsidonijs affirmat, τοὺς τόπους ἐκεῖ
 νες, δις αὐτὰς ἶσαι φύσει ἀνάσσει, ἢ τὰ μᾶλλον
 ἡ γεμονία ἀνεκλήθη: & ex argētifodinis,
 ad nouā Carthaginē, Romanis in dies
 singulos viginti quinque millia drach-
 marum accessisse auctor est Polybius.
 Exhaustæ tandem assiduis effossionibus
 ita

ita exaruerunt, ut nisi flumina Iberus
maximè & Tagus adhuc auri ramenta
veherent, vestigia antiquæ vbertatis
nulla superessent. Quæ enim affluxerunt
olim & exundarunt auro scrobes,
prorsus interierunt obrutæ arenis.

Sed ad Celtas reuertor, de quibus,
Græcis præter nomen exploratum penè
nihil fuit, ante Ionum Phocensium in
Galliam migrationem. Nomen ips, quas
dixi, gentibus tributum est. Nec Ger-
manorum appellatio apud Romanos
audita est ante Cæsarem. Expeditioni
Cimbrorum enim, qui quinq; consula-
res exercitus Romanorum deleuerunt,
ac tandè à C. Mario circa aquas Sextias
ad internecionem cæsi sunt, non Ger-
mani, sed Teutones, Ambrones & Ti-
gurini interfuisse produntur. Ut ergo
de vocabulis primo omnium coniectu-
ras meas explicem, omittens fabulas de
Celte, Galate, Celtibero, Franco, Bruto,
& similes, nomen Celtarum, *Κελται*,
existimo ex Galatarum nomine fa-
ctum esse. Galatarum appellationem
genuit

genuit Gallorum nomen. Id verò ex Germanico *walles* natum est, quo exsteri & peregrinatores significantur. Nomen hoc inde acquisiuisse gentem, quæ his terris consedit, ratiocinor: quod diu multumq; sine certis sedibus vagata sit, aut sæpe domicilia murarit. Hodie & in ipsa Germania, memoriam nominis, V Vestuali et Ostuali conseruarunt. Gallos enim vtrosq; tam Cisalpinos quam Transalpinos, Germanicè loquutos esse, multa Historiarum argumenta euidenter docent. Atq; imprimis locorum & personarum nomina propria, Nam & Insubrum, & Cenomanorum Cisalpinae Galliae gentium, & urbium Mediolani, Veronæ, Bergomi, & aliarum nomina, sono ipso ac significatu Germanica sunt. Quas vrbes, ab his colonis originis Gallicæ conditas esse, historiæ memorant. Et haud scio an non Thusci Italici cum Tuisconibus, & Hetrusci cum Cheruscis, eiusdem sint, vt nominis, ita & originis: cum dubium nō sit omnem eis Latium Italiam, cuius partem Galliam Cisalpinam vocarunt,

erunt, à Boijs, Senonibus, & similibus
 gentibus antiquitus possessam esse, quæ
 Germanicæ fuerunt. Senones certè,
 quos è Gallia in Italiam irrupisse, & Se-
 narum urbem extruxisse ferunt, non
 tantùm in Gallia, sed in Germania in
 hac ipsa Albis ripa, versùs Magdebur-
 gum sedes habuisse, indubitato constat,
 ubi reliqua est metropolis gētis, Agen-
 dicum, seu ut Germani pronunciant,
 Asten, quo nomine Ptolemæus & Seno-
 num Gallicorum Metropolin appella-
 bat. Brennum vocant historię, Ducem
 Gallorum, qui exercitu Romano ad Al-
 liam fuso fugatoq; urbem ingressi, recta
 omnia disturbarunt atq; incenderunt,
 & ciues intra arcem Capitolinam con-
 clusos, septem totos menses obsederunt,
 tandemq; à Camillo reiecti & occidione
 occisi sunt. Brennus autem, idem
 est & significat quod Germanis mutas-
 ta pronuntiatione Brando, celebre in
 historijs multorum præstantum bellato-
 rum nomen.

Centum & decem annis post hanc
 cladem, Galli Cambaule duce ingentes
 eduxer

eduxerunt exercitus, quos postea trifar-
 riam diuiserunt. Ex his, eum qui in
 Thraces & Triballos irruit, Cerechrius:
 alterum, qui in Pæoniam contendit, ac
 Græciam peruastauit, tandemq; in Phos-
 cide cæsus & dissipatus est, Brennus &
 Acichorius: Tertium, qui in Macedo-
 nes & Illyrios mouit, & signa cum Pro-
 lemeo Cerauno contulit, Bolgius duxit.
 Nomina Ducum sono ipso Germani-
 cam prorsus originem referunt. Sed si-
 gnificata explicare, aut cognationem
 cum appellationibus notis, ideo difficile
 est, quòd deprauatio nimis procul ea à
 sono natiuo detorsit. Cambaules is est,
 qui seu Haubaldus seu Gádolfus: Bren-
 nus, qui Brādo: Acichorius, qui Sichar-
 dus: Bolgium Pausanias, Iustinus Bel-
 gium vocat, vt è Belgis ortum fuisse ap-
 pareat. At qui in Asiam traiecerunt, hi
 cum diu vagati huc illuc, & nunc hos,
 mox illos belli duces mercede secuti,
 Attalicorum regum etiam, Bithynio-
 rumq; ditionem incursionibus vexa-
 sent, horum concessione eam terram
 obtinuerunt, quæ ab ipsa Galatia dicta
 est

est, ac nominantur Troemi, Tolistobog
gi, & Tectosages, à quibus Teccensis
Ducatus nomen retinuit. Sedes his an-
tiquæ in Gallia & Germania ad Hers-
cyniam assignantur. Ducem habuerunt
Leonoriū, quem Leonardum Germani
vocant. Iisdem regio nomine & pote-
state belli Pompeiani tempore præfuit
Deiotarus, qui vñtate Germanis Diteris-
cus est. Paulanias hanc Gallorum expen-
ditionē describens, equos ipsorū lingua
Marras nominatos scribit, noto voca-
bulo Germanico, unde Marefcalli nos-
mē reliquū hodie apud vtrosq, Germa-
nos & Gallos. Idem ordinem equitum
Trimarcisiam ab iisdem vocatam res-
fert, quæ vox seriem trium equitum in-
dicat germanico significatu. Id verò ad-
huc obseruari cernimus, vt terni singuli
equites seriem vnā compleant. Poly-
bius Ducem militum mercenariorum
ē Celtis, qui Carthaginensibus stipens-
dijs militarunt primo bello Punico, no-
minat Autaricum, quod est seu Eduar-
di seu Erhardi nomen. Corruerunt
enim scriptores appellationes Germa-
nicas

nicas euphoniæ causa, suis linguis conformatas, vt hodie faciunt.

A clade Celtarum, qui Græciam vastarunt, & ad Delphos interfecti sunt, ad Marcellum Consulem, qui interfecit Viridomarum, sunt anni sexaginta. Hæc secunda Celtarum in Italiam expeditio celebratur, in qua nomen Ducis Teutonicum esse manifestum est, Friedmeier, Pacificator. Sed apud Cæsarem plures nominantur: & nisi longum foret, ex ipsis gentium appellationibus, Germanici idiomatis vestigia ostendi possent: vt Heduos dictos existimo, quòd syluestria & ericis constita loca incolerent: Batauos, quòd fluminibus inclusa loca, herbida & humida, quasi Betrauer.

Fit mentio apud Cæsarem Ariouisti, Ambiorigis, Litauici, Vercingetorigis, Orgetorigis, Diuitiati, Viridorigis, & apud alios Adiatorigis, Teutomari, Lutarij, Deutorigis. Hæc nomina quis non agnoscit Germanica esse, cum adhuc hodie sint in usu? Audimus

B tur

tur enim ubiq; Ernesti, Emerici, Ludovici, Erixi aut Henrici, VVitechindi, Frederici, Eduardi, Ditmari, Lotharij, Diterici nomina,

Est autem nomen Germani, quod post Iulium Cæsarem Romani multis gentibus intra Harcynium factum, Vistulam & mare Boreum tribuerunt, unde sumserit Cæsar non constat, nec in lingua Germanica hodie usurpatur, tamen non videtur esse latinum, ut aliis quibus placet; Sed ut Cymbri. Dai, Sueui, Gethæ ex Oriente ad hoc litus accesserunt, ita ex Asia progressos esse existimo Sacas & Germanios, quos sic nominat Herodotus, & congruit nomen cum Carmanis, quorum fortitudo laudatur à Strabone. Cimbrorum & Teutonum nomina manserunt, & hoc lingua Germanica nunc multis seculis multas gentes complectitur.

Plinius ossium medullam à Gallicis Marcam vocitari solitam memorat, voce Germanis hodie vsitata, cuius
vfus

vñs pro sambuci arboris medulla in
 hanc vñq; diem apud Normannos mans-
 sit, quorum dialectus, & sermonis asper-
 ritate & vocum plurimarum similitudi-
 ne Germanicam multum refert: quæ-
 les sunt illæ, Acreab Affer / pro cer-
 ta agri mensura, Mag / ventriculus,
 Mandē / vox illis & pariter Rheni acco-
 lis vñtata pro viminea sportula &c. In
 vñuerfa quoq; Gallia, plurima huius
 generis obseruare licet, qualia hæc sunt,
 faire, halte / hoc est, altere gradum,
 Maršwin / pro sue marino, & alia in-
 nita.

Sed temporis breuitas plura re-
 censere, aut singula velut ad viuum refe-
 cta minutim persequi, non patitur.
 Omnino itaq; sic statuo, vtramq; Ger-
 manicam & Gallicam, quæ vno Celas
 iñ nomine Græcis innotuit, ὀμβλω-
 fuisse, & vtriq; primam ac patriam lin-
 guam fuisse Germanicam, quam non
 inficior, ex infusis & admixtis nouis ac
 peregrinis gentibus, paulatim muta-
 tam esse.

B 2 Cyro

Cyroe enim apud Persas imperante, cum Harpagus multas magnas vrbes Ioniz deleteret, & sœuitia grassaretur tanta, vt multitudo nauigijs ex vrbibus fugiens, vltro se in mare demergeret, Phocenses obfessi ab eo, deserta patria nauigarunt in Occidentem, & Mafsiliam in litore Gallico condiderunt: vbi cum longo tempore vsum Ionicæ linguæ & doctrinas retinerent, & iustitiæ ac disciplinæ laude inclarescerent, ad amplectendam & excolendam suam linguam incolæ mutarunt. Eò vsq; autem inuasit studium & vsus linguæ Ionicæ, vt hac, non patria, in publicis rebus priuatiscq; rationibus vterentur: & quæ literis mandanda, aut in acta referenda essent, Ionico sermone consignarent: & ab acerrimo Græcarum artium studio *ἐκ τῶν ἑλληνικῶν* nominarentur. Rebus diuinis interfuerunt, sacrificia publica & privata procurarunt, religiones interpretati sunt, Scholas habuerunt, ludicia etiam publica ac priuata exercuerunt, & belli causas disceptarunt (secundum Strabonem) *Δρυιδᾶς τῶν καὶ τῶν δὴ καὶ τὰ τοιαύτα*

74. Tot, disciplina ex Britannia petita, quod
 discendi causa multos profectos esse, aus-
 ctior est Cæsar . Cuius simile accidit Cas-
 roli Magni ætate, qui bellis deleta stu-
 dia repetiuit & restituit ex Britannia.
 Sunt autem nominati Druydæ à fidelis-
 tate, Germanico nomine: & longè an-
 tecesserunt auctoritate eos, quos Bardos
 & Vates vocarunt, quorum hymnos il-
 li, poetarum more, composuerunt & de-
 cantarunt, ab honore ille dicti, quasi ho-
 noris cultu digni, die werden. Hi Vates,
 id est patres, nomine & more patrio di-
 cti, naturam rerum sunt contemplati,
 & prædixerunt futura, ac sacrificia de
 Druydum constitutione administra-
 runt. Tandem cum Romani, Narbo-
 nensi Galliæ redactæ in formam Pro-
 vincitiæ imposuissent Romana præsidia,
 inuectus est & inualuit usus Latini ser-
 monis, qui sese, cum omnem Galliam
 Cæsar subegisset, in omnes partes exten-
 dit.

Ex his itaq; gentium diuersarum
 commixtionibus, si aut sermonis genus
 nouum, vtpote ex confusione plurium,

B 3 confla-

conflatum est, quod ex singulis aliquid vocabulorum atq; idiomatum assumptis, ac retinuit consuetudinis, ex vicinia, & commerciorum etiam occasione: aut si plures etiam ac diuersæ enatæ sunt linguæ, quod ex Cæsare colligi posse videtur: aut si paulatim Germanica veteri, Græca, Britannica, Iberica etiam, versus Aquitaniam & Pireneos maximè abolitis, vicit cum Imperio, vsus Romani sermonis, quid est mirum?

Certè præualuisse cæteris Romanam linguam, eò vsq; donec paruerunt Romanis: quæ ex ea lingua retinuit Gallica recens, euidenter testantur. Sed corruerunt rursus, vt in Italia & Hispania, sic in Gallia, Latinum sermonem gentes peregrinæ, quæ imperium Occidentis dilacerarunt. Gotti, Proauinciam diu tenuerunt, à quibus Languedociæ nomen reliquum, vt conijcio, in extrema Narbonensi ora circa Tolosates, etsi alijs diuersum videtur. Inde seu pulsi à Francis, seu eos qui peruastata Gallia antecesserunt, in Hispaniam

niam Vandalos, Alanos, Catos, & Sue-
uos secuti, regnum in Hispaniam con-
stituerunt. Reliquam Galliam, Aquitania & Armoricis ciuitatibus exceptis
(in quibus veterum Britannorum reli-
quæ confederunt) occuparunt Franci,
& Germania attracti contra Romanos
Præsides. Hi cum nouis colonis ma-
gnam Celticæ & Belgicæ Galliæ par-
tem compleuissent, & regnum amplissi-
mum ac florentissimum condidissent,
ex ea quam reppererunt gentis lingua &
sua, nouam quasi conformarunt, ac
eam quidem ipsam, quæ nunc in vfu est:
sed initio horridior, temporis diuturni-
tate, & studiis gentis humanioribus
emollita, limata, & exculpta, asperitatem
exiit, ad eum modum quidem, vt ele-
gantia, concinnitate, dulcedine & argu-
tijs, cum reliquarum gentium linguis,
quæ suas eadem ætate mutarunt, non
certet tantum, sed cunctas omnium tes-
timonio facile superet.

Etsi autem non vnus est vbiq; so-
nus, nec idem idioma linguæ Gallicæ.

B 4 Alta

Alia enim loquuntur lingua Britones ex Britannia in Armoricas ciuitates infusi, cum eijcerentur solo patrio ab Anglis Saxonibus: Horridior est & asperior sermo Normannorum, qui post Lotharij imperium ex Septentrione, classe appulli, littoralia e regione Angliæ occuparunt: & delitias linguæ mollioris abhorret Vasconum feritas, Prouinciæ consuetudo: tamen affinitas & cognatio agnoscitur in cæteris, Britannica excepta, quæ toto genere diuersa putatur, & vt in Græcia cæteras Ionica, quæq; ex ea nata fuit Attica, antecelluerunt: sic inter Gallicas dominatur Francica, quæ cum ipso nata regno, ea in parte viget & eminet maxime, vbi & regię familiæ sedes frequentissima, & humanitatis studium fuit acerrimum.

Huius linguæ præcepta propositurus huc venio, quæ cum demum dulcescent vobis, (Auditores optimi) vbi vsum eius multiplicem conspexeritis.
Defero

Defero autem & promitto vobis fidem, diligentiam & assiduitatem in docendo. Cætera & vos præstabitis, & largietur, quem inuocauimus initio, Filius Dei Dominus noster Iesus Christus, cui & me & studia publica, & hanc Ecclesiam atq; Academiam, ardentibus precibus commendo : petens, ne sinat eam dissipari aut deuastari, hostium veritati aduersantium molitionibus,

DIXI.



B 5 Scriptum

SCRIPTVM

PVBLICE PROPOSITVM,

QVO SIGNIFICATVM EST

de linguæ Gallicæ
doctrina.

Gallica lingua studiosis S.

CVM ab Illustrissimo nostro Principe Augusto, optimarum literarum & salutaris doctrinæ patrono & fautore munificentissimo in hanc celeberrimam Academiam (quod faustum sit atq; felix, & vobis vtile) linguam Gallicam docendi gratia sum missus, nihil consultius & ad propositum nostrum vtilius me facturum putavi, q̃ si ab ipsis linguæ nostræ primis elementis exordium ducendo, firma eius fundamenta ponerem. Itaq; ex Grammaticis aliquot libellis, qui de ea sunt editi, tum de aliquo vobis accommodato cogito, ille inter cæteros imprimis venit mihi in mentem, quē Illustriss. Principis Ioannis Georgij Palatini Consiliarius Clarissimus I. V. D. Ioannes Pilorus
Gallus

Gallus Barrensis, non ineruditè conscrip-
 sisse mihi videtur. Hunc igitur vobis
 proponemus, ex quo linguæ nostræ
 præcepta præcipua haurire & perdisce-
 re vos facile posse speramus. In cuius
 explicatione non paucae ab auctore præ-
 termissæ, scitu dignæ præceptiones, in
 medium statim initio afferri à nobis ne-
 cesse erit, quas vobis excipiendas pro-
 ponemus. In quibus ubi aliquem fecisse
 progressum mihi videbimini, Piloti no-
 stri libello scriptum aliquod de Gallico
 Latine, aut de Latino Gallicè conuers-
 tendum, adiungemus: prout res tem-
 pusq; nos docebunt id e re vestra futu-
 rum: Idq; ut præceptis vsum adiungas-
 tis. Itaq; inter ista initia, nos Clarissimi
 viri de vniuersa re literaria optimè meri-
 ti, D. Ioachimi Camerarij Dialogos
 Germanicolatinos de vita ætatem pue-
 rilem decente inscriptos in sermonem
 Gallicum vobis interpretandos sume-
 mus. Quibus nihil ad institutum nos-
 trum accommodatius, vnde vsitata &
 communis, eaq; breues ac faciles, in fa-
 miliaribus congressibus salutationum
 & col-

& colloquiorū formulæ hauriri queant, incipientibus proponi posse iudicamus.

Postquam verò ex istius libelli lectione aliquantum profeceritis, aut etiam Grammaticarum præceptionum doctrinam pertexuerimus, nos quendam ante paucos annos Gallicè editum librum, varias & lectu periucundas, sed veras, nostri temporis narrationes continentem in manus sumemus: quo in genere haud scio an sibi parem hic auctor habeat. Nostros quoq; Latinos gallicos Dialogos, adiuncta simul Germanica, & fortasse etiam Italica versione in vestrum vsum aliquando edendos curare cogitamus: vt ex ijs linguæ nostræ studiosi, pleniores ac prolixiores ad vsum quotidianum, maximèq; ad peregrinandum necessarias, legendi phrasas addiscant. Cùm verò linguæ nostræ potissima difficultas, quæ incipientibus sese offert, in recta eius lectione ac pronunciatione sit sita, tùm quòd nostri non rarò literas secus quàm Latini proferre soleant, tùm quòd inter eas non
pauca

pauca silentes, &, vt Hebræorum more
 loquamur, quiescentes, in Gallorum
 scriptura occurrant: vnde magna ex
 parte aliter eam legi quam scribatur, ne-
 cesse sit: Inde fit, vt si qui in eius cogni-
 tione seriò proficere voluerint, si qui-
 bus, inquam, non tantum audita percipere,
 sed & scripta rectè legere ac pro-
 ferre, atq; adeò linguam ipsam promptè
 eloqui fuerit animus, eos in lectione ac
 pronuntiatione frequenter sese exerce-
 re, ac præsentè præceptore, sæpe mul-
 tumq; quid possint, tentare necesse sit.
 Quod cum prudentiores in publico lo-
 co vix sint facturi, illis me priuatim
 conueniendi facio potestatem. Simulac
 enim hanc à me expeti operam cogno-
 uero, eorum iuuare studia pro viribus
 annitar, nec vlla, quæ à me præstari po-
 terunt, desiderari officia, sum passurus.

Hæc autem vobis hoc initio signi-
 ficanda duxi, vt quid consilij in munere
 nostro obeundo habeamus, vobis hinc
 notum fieret, dum, quam Typographo
 hic recudendam Piloti Grammaticam
 Gal

Gallicam dedimus, intra paucas septi-
manas expectamus. Quoniam, n. aliunde
(sicuti sperabamus) eius exemplaria ac-
quirere non potuimus, hanc editionis
nouæ operam ac laborem suscipere nos
bis necesse fuit. Quare, ut pro vestra
humanitate moram hanc, quæ nostra
culpa non accidit, quamq; quod nobis
etiam non parum sit molesta, auertere
studuimus, benignè feratis, amanter
à vobis petimus. Vbi verò edito isto
libello, nostras inchoare operas poteris-
mus, id publicè vobis significabimus.
Scitote autem locum in nou Collegij
auditorio, horam verò duodecimam
à Clarissimis Dominis Præceptoribus,
ad docendum nobis esse
decretam.

G. R. Salenius
Gallus Delphinus
publicus linguæ
Gallicæ Professor.



II.

NOTICE

SUR

(EDMOND CORDIER)

*Recherches historiques sur les obstacles qu'on eut à surmonter
pour épurer la langue française.*

Par CARL WAHLUND

L'auteur des *Recherches historiques sur les obstacles qu'on eut à surmonter pour épurer la langue française*, est l'abbé EDMOND¹ CORDIER, dit de SAINT-FIRMIN, né à Orléans vers 1730, mort à Paris en 1816. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, mais, n'ayant pu obtenir de bénéfice, il vint à Paris, où il s'occupa de littérature, sans pouvoir jamais acquérir ni réputation ni fortune; il eut toujours beaucoup de peine à vivre du produit de ces compilations. Il travailla aussi pour le théâtre et donna au Théâtre Français, en 1762, une tragédie, *Zarukma*, qui n'eut

¹ QUÉRARD, *Auteurs pseudonymes et anonymes dévoilés*, tome premier (= tome XI de *La France littéraire*, 1854-1857), lui donne à tort le prénom d'EDME.

que trois représentations. Il a également écrit, sous le pseudonyme de SAINT-FIRMIN, trois comédies en prose (1793, 1797 et 1799). Parmi les quelque vingt ouvrages qu'on a de CORDIER, figure aussi une anthologie ayant pour titre: *L'Abeille française* (1795 — 1799, 2 vol. in-8°), qui eut l'honneur d'une seconde édition et dont il fut donné à l'Institut un compte-rendu favorable par l'abbé SICARD.

Son livre, *Les obstacles pour épurer le Français*¹, tiré à un très petit nombre d'exemplaires, paraît être devenu de très bonne heure assez rare, et actuellement il ne se trouve dans aucune, mais aucune, des grandes bibliothèques publiques de Paris. On le voit souvent cité, mais jamais ni le titre, ni la date de la publication ne sont exactement indiqués. Au lieu de l'expression qu'emploie l'auteur: «Obstacles qu'on eut à surmonter», etc., QUÉRARD, dans *La France littéraire* (1828), et GUYOT DE FÈRE, dans la *Nouvelle Biographie générale* (1856), lui prêtent ces mots: «Obstacles qu'on a eu à surmonter», etc., et renchérissant encore, plusieurs ont voulu y substituer cette phrase quelque peu surprenante: «Obstacles qu'on a eus à surmonter»; nous citerons: MOURCIN, *Serments prêtés à Strasbourg en 842* (1815), RABBE, *Biographie des Contemporains* (1834), FELLER, *Biographie universelle ou Dictionnaire historique* (1848), MICHAUD (junior), *Biographie universelle ancienne et*

¹ 1 vol. in-8° de 60 pages, plus un feuillet non chiffré, contenant la *Table des chapitres* et placé après l'*Avertissement*, entre les pages 4 et 5.

moderne (1854). Et, comme le veut souvent le malicieux hasard, lorsqu'on cite de seconde main, tous, sans exception, ont attribué à l'ouvrage en question une fausse date: 1805 au lieu de 1806.

L'exemplaire que nous avons eu la chance de déterrer en bouquinant un jour à Paris, le long de la Seine, dans le voisinage de l'Institut, et dont nous reproduisons ici une partie, semble avoir appartenu au citoyen DUCHESNE, libraire, à en juger par une lettre manuscrite à lui adressée, qu'on a intercalée à la suite du feuillet de garde. Cette lettre, signée POUGENS, porte la date du 20 Brumaire an VIII, l'année même, croyons nous, où CHARLES POUGENS devint membre de l'Institut, alors qu'il tenait encore une maison de librairie. Dans cette lettre il est question de LAMY, l'éditeur de CORDIER.

De cet ouvrage, dont nous rééditons le premier chapitre, l'auteur lui-même n'a jamais publié que les chapitres I et III, «désirant, comme il le dit lui-même dans la note qui se trouve au bas de la *Table*, profiter des conseils de la bienveillance»; mais ce que nous avons, suffit à nous consoler de ce qui nous manque. Le livre n'est, de l'aveu même de son auteur, qu'une compilation; mais une compilation faite en vue d'épargner les recherches multiples qu'on aurait à faire, si l'on n'avait eu la facilité de se procurer les différentes sources où il a puisé (*Avertissement*, p. 3). En effet, on trouve, par exemple à la page 43, une longue note tirée mot pour mot — y compris la jolie date de 848 pour les *Serments de*



Strasbourg — du second mémoire de DUCLOS sur *L'origine et les révolutions de la langue française* (dans les Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, tome XVII, 1751, p. 173), bien que cet ouvrage ne soit cité nulle part dans CORDIER. D'un autre côté, on croirait entendre déjà RAYNOUARD en voyant le titre du 6^{me} chapitre: *Langue française élevée sur la romane*, et en lisant (à la page 45) que «la langue *romane*, toute grossière et ridicule qu'elle fut dans les commencemens, l'emporta sur le *tudesque*, parce qu'en Provence, où on parlait la *romane*, il s'éleva une infinité de *troubadours* qui se répandirent dans toutes les autres provinces de France, et y firent naître du goût pour leurs compositions en vers».

Voici textuellement le début de *l'Avertissement* de l'auteur: «JE ne présente ici qu'une compilation; elle est le résultat des lectures de trois jeunes gens qui devaient subir un examen public, sur toutes les parties de la *grammaire française*. Leur instituteur, qui les avait amenés à la campagne, pour y passer quelque temps avec eux, apprit que je m'y occupais à recueillir tout ce qui pouvait me fournir des notions historiques concernant les progrès de la *langue française*. Cet instituteur parut désirer que je communiquasse mon travail à ses élèves. *Les études des Francs, depuis leur établissement dans les Gaules, jusqu'au douzième siècle* furent le sujet de notre première lecture. Les questions qu'ils me firent, pour avoir l'explication relative à des mots qui ne leur

étaient pas familiers, ou à des traits d'histoire qui prouvaient l'exactitude des faits indiqués par l'auteur, me suggérèrent l'idée d'ajouter à mon recueil les notes qu'ils me demandèrent». Ces notes n'étant que médiocrement substantielles, vu le jeune âge des auditeurs, nous les avons laissées de côté, nous souvenant de la légende mise en vedette sur le titre même du livre de l'abbé CORDIER: «On pourrait faire un recueil des plus beaux endroits d'un ouvrage qu'on ne peut pas donner en entier.»



RECHERCHES HISTORIQUES

SUR LES OBSTACLES QU'ON EUT A SURMONTER,

POUR

ÉPURER LA LANGUE FRANÇAISE.

On pourrait faire, pour l'usage des jeunes gens, un recueil des plus belles pièces, et quelquefois des plus beaux endroits d'un ouvrage qu'on ne peut pas leur donner en entier.

ROLLIN, *Traité des Etudes, chap. Ier, de la
Lecture des livres français.*

A PARIS,

CHEZ LAMY, libraire, à l'Espérance, quai des Augustins.

~~~~~  
1806.

(2)

Extrait du *Recueil de mémoires philologiques présenté*  
à M. GASTON PARIS le 9 août 1889.



# TABLE

## DES CHAPITRES.

**É**TUDES des *Francs*, depuis leur établissement dans les *Gaules*, jusqu'au douzième siècle.

*Causes auxquelles on doit attribuer le peu d'intérêt qu'on prit à la formation de la langue française, sous les deux premières races des rois de France.*

*Rudesse et disette de la langue française jusqu'au règne de François I.<sup>er</sup>*

*Vestiges de la langue française depuis le huitième siècle, jusqu'au quinzième.*

*Énoncé des causes principales auxquelles la langue française a été redevable de sa propagation, au moyen âge.*

*Langue française élevée sur la romane.*

*Temps où la langue française a pris le caractère d'aménité, qui est son caractère.*

*Du génie des langues en général; et en particulier, du génie de la langue française.*

*La langue française n'est devenue la langue de la bonne compagnie en Europe, que par l'avantage qu'elle a sur ses rivales d'être plus propre à être l'interprète des sentimens, des affections et des rapports qui réunissent les hommes entr'eux.*

*S'il a fallu plusieurs siècles pour rendre la langue française supportable, il ne lui a fallu qu'un petit nombre d'excellens écrivains pour en faire la principale langue de l'Europe.*

*La langue française devint, sous Louis XIV, la langue de l'Europe, par la même raison que la langue latine avait été, sous Auguste, la langue du monde romain.*

*Quelques circonstances passagères ont pu contribuer à répandre la langue française chez les nations les plus civilisées; mais nos bons écrivains peuvent seuls rendre son empire durable.*

---

JE m'étais proposé de publier, dans ce moment, la totalité de mon recueil; mais désirant profiter des conseils de la bienveillance, j'ai cru n'en devoir communiquer d'abord que deux chapitres, tirés à un très-petit nombre d'exemplaires. J'espère qu'on ne sera pas long-temps à avoir l'édition complète, si l'exécution de mon plan paraît devoir être de quelqn'utilité.

---

# RECHERCHES

## HISTORIQUES

SUR LES OBSTACLES QU'ON EUT A SURMONTER

POUR

ÉPURER LA LANGUE FRANÇAISE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Études des Francs, depuis leur établissement dans  
les Gaules, jusqu'au douzième siècle.*

Les premiers Francs n'étudiaient point, et s'ils avaient quelque usage des lettres pour le commerce de la vie, ce n'était qu'en latin, car ils ne savaient pas écrire en leur langue.

Charlemagne travailla de tout son pouvoir à l'établissement des études. Il attirait de tous côtés les plus savans hommes par l'honneur et par les récompenses. Il étudiait lui-même, il établit des écoles dans les principales villes de son empire, et même dans son palais. On voit, par plusieurs ar-

ticles des capitulaires, ce que l'on y enseignait; car il est recommandé aux évêques d'avoir soin que les enfans apprennent la grammaire, le chant, le calcul ou l'arithmétique. On voit, par les œuvres de Bede, qui vivait soixante ans auparavant, en quoi l'on faisait consister ces études et tous les arts libéraux.

La grammaire était alors nécessaire, parce que le latin était déjà tout à fait corrompu, et la langue romaine *rustique*. C'est ainsi que l'on nommait la langue vulgaire d'où est venu notre français. Cette langue, dis-je, n'était qu'un jargon informe et incertain que l'on avait honte d'écrire ou d'employer en quelque affaire sérieuse. Pour la langue *Tudesque*, qui était celle du prince, on commençait à l'écrire; on l'avait employée à quelques versions de l'écriture sainte, et Charlemagne en faisait lui-même une grammaire. Le chant que l'on y enseignait était celui de l'office ecclésiastique qui fut réformé, dans ce temps, sur l'usage de Rome, et l'on y enseignait quelques règles de musique. Le calcul ou comput servait à trouver en quel jour on devait célébrer la Pâque et à régler l'année, et comprenait aussi toutes les règles d'arithmétique les plus nécessaires. Tout cela fait voir que ces études n'étaient que pour ceux que l'on destinait à la cléricature. Aussi tous les laïques étaient ou des nobles qui ne se mêlaient que de la guerre, ou des serfs occupés à l'agriculture et aux métiers. Charle-

magne avait eu soin de répandre, par tous ses états, le code des canons qu'il avait reçu du pape Adrien, la loi romaine et les autres lois de tous les peuples de son obéissance dont il avait fait de nouvelles éditions. On avait beaucoup d'histoires antiques, et il avait eu la curiosité de faire écrire et recueillir les vers qui conservaient les belles actions des anciens Germains.

Sous la race des Carlovingiens, on avait vu d'heureux commencemens pour sortir de la barbarie, et y faire succéder les beaux arts. Mais les grandes vues de Charlemagne finirent avec sa vie. Du temps de Charles-le-Chauve, vingt-sixième roi de France, en 840, on voit des actes publics, même des capitulaires écrits en latin tout à fait barbare, sans règle et sans construction: et les livres étaient si rares, que Loup, abbé de Ferrière, envoyait jusqu'à Rome, pour emprunter du pape, et les faire copier, des ouvrages de Cicéron, qui sont à présent très-communs. De sorte que, quand les petites guerres particulières et les ravages des Normands eurent ôté la liberté des voyages, et rompu le commerce, les études devinrent très-difficiles; je dis aux moines même et aux clercs, car les autres n'y songeaient pas. Encore ceux-ci avaient-ils des affaires bien plus pressantes. Il fallait souvent déloger en tumulte, et emporter les reliques pour les dérober à la fureur de ces barbares, leur abandonnant les maisons et les églises; ou bien il fallait que les moines prissent eux-mêmes les armes pour

défendre leur vie, et empêcher la profanation des lieux saints. En de si grandes extrémités, il était aisé de perdre les livres, et difficile de les étudier et d'en écrire de nouveaux. Il s'en conserva toutefois, et il y eut toujours quelqu'évêque ou quelque moine qui se distingua par sa doctrine; mais comme ils manquaient de livres et de maîtres, ils étudiaient sans choix et sans autre conduite que l'exemple de ceux qui les avaient précédés. Ainsi, l'on remarque de saint Abbon, abbé de St.-Benoît-sur-Loire, du temps de Hugues Capet, qu'il avait étudié la dialectique, l'arithmétique et l'astronomie; qu'il se mit ensuite à étudier l'écriture sainte et les canons, et à recueillir des passages des Pères.

Depuis ce temps, à mesure que l'autorité royale se rétablissait, et que les hostilités diminuaient, les études se réveillaient aussi; et, dès le règne de Philippe I<sup>er</sup>, trente-neuvième roi de France, en 1061, on voit des hommes renommés pour leur savoir, en plusieurs églises de France; on y voit même quelques écoles dans les cathédrales; on en voit dans les monastères où il y avait des écoles intérieures pour les moines, et d'extérieures pour les séculiers. On étudiait, comme auparavant, la théologie dans les pères de l'église, les canons, la dialectique, les mathématiques. Ils continuèrent, pendant le siècle suivant, avançant, se perfectionnant toujours, comme nous voyons par les écrits d'Yves de Chartres, du maître des sentences, de Gratien, de saint Bernard et des autres auteurs

du même temps, dont le style et la méthode sont si différents des nouveaux scholastiques.

Cependant, les premiers de ces scholastiques les suivent de si près qu'il faut que le changement soit arrivé du temps même de ces grands hommes, c'est-à-dire, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Il semble qu'on n'en peut trouver d'autres causes que la connaissance des Arabes et l'imitation de leurs études. Ce furent les Juifs qui les imitèrent les premiers. Ils traduisirent leurs livres en hébreu : comme il y avait alors des Juifs en France et par toute la chrétienté, on traduisit en latin ces livres qu'ils avaient traduits de l'arabe : on en reçut des Arabes même, avec qui la communication était facile par le voisinage de l'Espagne dont ils tenaient encore plus de la moitié, et par les voyages des croisades. Dans le XII<sup>e</sup> siècle, ceux qui étudiaient alors n'avaient garde d'être curieux des langues étrangères, puisqu'ils ne l'étaient pas même du latin dont ils se servaient pour les études et pour les affaires sérieuses ; mais on n'en peut accuser que les malheurs de leur temps. Les courses des Normands et les guerres particulières, qui duraient encore, avaient rendu les livres si rares, qu'ils travaillaient à ce qui pressait le plus. On n'imprimait point encore, et il n'y avait guère que des moines qui écrivissent. Ils étaient fort occupés à écrire des Bibles, des Pseautiers et d'autres livres semblables pour l'usage des églises. Ils écrivaient quelques ouvrages des Pères, selon qu'ils leur tom-

baient entre les mains, quelques recueils des canons, quelques formules des actes les plus ordinaires dans le commerce des affaires, car c'était à eux que l'on s'adressait pour les faire écrire, et c'était d'entr'eux ou d'entre les clercs que les princes tiraient leurs notaires et leurs chanceliers. Il ne leur restait guère de temps pour transcrire des historiens profanes et des poètes. Il est vrai que la connaissance des langues et de l'histoire est nécessaire pour entendre bien les Pères et l'écriture même; mais ils ne s'en apercevaient pas, ou bien la difficulté incroyable d'acquérir ces connaissances, par le manque de dictionnaires, de glossaires, de commentaires, et par la rareté des textes mêmes, leur en faisait perdre l'espérance.

De là vient que ceux qui voulurent ajouter quelque chose à la simple lecture de l'écriture sainte et des Pères donnèrent dans le raisonnement et la dialectique, comme Jean-le-Sophiste, auteur des nominaux, qui vivait dès le temps d'Henri I<sup>er</sup>, trente-huitième roi de France, en 1033, et ses sectateurs Arnoul de Laon, et Roscelin de Compiègne, maître d'Abeilard. Cette manière de philosopher sur les mots et sur les pensées, sans examiner les choses en elles-mêmes, était assurément commode pour se passer de la connaissance des faits, qui ne s'acquiert que par la lecture; et c'était un moyen facile d'éblouir les laïques ignorans par un langage singulier, et par de vaines subtilités; mais ces subtilités étaient dangereuses, comme il

paraît par les erreurs de Bérenger, d'Abeilard et de Gilbert de la Porée. C'est pourquoi les plus sages, comme saint Anselme, Pierre de Blois, et saint Bernard, se tinrent fermes à suivre l'exemple des Pères, rejetant ces nouvelles curiosités; et le maître des sentences, qui se donna plus de libertés, fit quelques fausses démarches.

Cependant, les livres d'Aristote vinrent à être connus, et soit pour les disputes contre les Juifs et contre les Arabes, soit pour quelqu'autre raison, les théologiens crurent en avoir besoin, et les accommodèrent à notre religion, dont ils expliquèrent et les dogmes et la morale, suivant les principes de ce philosophe. C'est ce qu'ont fait Albert-le-Grand, Alexandre d'Alès, saint Thomas, et tant d'autres après eux. Leur méthode de théologie peut être comptée pour la troisième; car il y en a deux plus anciennes: la première, celle des Pères de l'église, qui étudiaient l'écriture sainte, y puisant principalement les connaissances nécessaires pour instruire les fidèles, et pour réfuter les hérétiques; cette théologie dura jusque vers le VIII<sup>e</sup> siècle: la seconde fut celle de Bede et de Raban, et des autres du même temps, qui, ne pouvant rien ajouter aux lumières des Pères, se contentèrent de les copier, d'en faire des recueils et des extraits, et d'en tirer des gloses et des commentaires sur l'écriture; cette théologie dura jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle: la troisième fut celle des scholastiques qui traitèrent la doctrine de l'écriture, par la forme

et les organes de la dialectique et de la métaphysique, tirées des écrits d'Aristote; c'est ainsi que la définit le cardinal du Perron.

Dans le même temps se renouvelèrent les études de jurisprudence et de médecine; mais il était impossible alors de bien étudier la jurisprudence, puisque l'on manquait de lois. Les lois romaines et les lois barbares qui avaient été observées, sous les deux premières races des rois de France, étaient abolies par des usages contraires, ou par l'oubli et l'ignorance. On n'était pas en état de faire de nouvelles lois, puisque l'on n'avait pas encore rétabli les fondemens de la société civile, la liberté des chemins, la sûreté du commerce et du labourage, l'union des citoyens. Les roturiers étaient ou serfs ou confondus avec les serfs. Les nobles vivaient dispersés et cantonnés, chacun dans son château, toujours les armes à la main. Il n'y avait en France d'autre droit que des coutumes non écrites, très-incertaines et très-différentes par la prodigieuse quantité de seigneurs qui étaient en possession de rendre la justice.

Il est vrai qu'on venait de retrouver en Italie les livres du droit de Justinien, et que l'on commençait à l'enseigner publiquement à Montpellier et à Toulouse; mais ces lois n'étaient point des lois pour nous, puisque les Gaules s'étaient affranchies du joug des Romains avant que Justinien fût au monde. De plus, on ne pouvait les bien entendre, dans l'ignorance où l'on était des langues

et de l'histoire, ne s'en étant conservé chez nous aucune tradition que par la pratique des affaires, depuis six cents ans qu'elles étaient écrites. On ne laissa pas de les étudier et de les appliquer aux affaires présentes, et elles acquirent beaucoup d'autorité par ce grand nom du droit romain, et par le besoin que l'on avait de règles dans les jugemens.

Le droit ecclésiastique n'était pas en si mauvais état; la pratique des canons s'était conservée, quoique la discipline commençât à se relâcher. On avait plusieurs recueils des anciens canons, entr'autres, celui de Gratien qui vivait au milieu du XII<sup>e</sup> siècle. Il est vrai qu'ils étaient peu corrects, et qu'ils étaient mêlés avec quantité de passages des Pères qui ne devaient point avoir force de lois, et avec ces décrétales attribuées aux premiers papes, que l'on a enfin reconnues être supposées. Cet exemple fait bien voir de quelle importance il est, pour conserver la tradition dans toute sa pureté, qu'il y ait toujours des personnes qui sachent les langues et l'histoire, et qui soient exercées dans la critique des auteurs.

La médecine fut encore plus maltraitée que la jurisprudence. Jusque-là elle avait été entre les mains des Juifs, hors quelques prétendus secrets et quelques traditions de remèdes qui se conservaient dans les familles. Les premiers livres qu'on étudia furent ceux des Arabes, entr'autres ceux de Mésué et d'Avicenne. On emprunta leur gali-



matias et leurs superstitions. On négligea, comme eux, l'anatomie; on s'en rapporta à eux pour la connaissance des plantes. Comme il n'y avait que des clercs et des moines qui étudiassent, il n'y avait aussi qu'eux qui fussent physiciens, c'est-à-dire, médecins. Obizo, religieux de St.-Victor, était médecin de Louis-le-Gros, quarantième roi de France, en 1108; Rigord, moine de St.-Denis, qui a écrit la vie de Philippe-Auguste, l'était aussi. Un concile de Latran, tenu sous Innocent II, en 1139, marque comme un abus déjà invétéré, que des moines et des chanoines réguliers, pour gagner de l'argent, faisaient profession d'avocats et de médecins. Ce concile ne parle que des religieux profès, et la médecine n'a pas laissé de demeurer entre les mains des clercs encore trois cents ans. Mais comme on n'a jamais permis aux clercs de répandre le sang, ni de tenir boutique de marchandises, ce pourrait bien être la cause de la distinction des médecins d'avec les chirurgiens et les apothicaires. Cette distinction a long-temps entretenu les médecins dans la spéculation, sans s'appliquer aux expériences.

Ainsi toutes les études se réduisirent à quatre genres ou facultés. Il y en avait trois principales: la Théologie, le Droit, la Médecine. La quatrième comprenait toutes les autres études que l'on estimait nécessaires pour arriver à ces hautes sciences, et que l'on appelait du nom général d'Arts. Le bon sens voulait assurément que l'on étudiât ce

qui est, le plus utile premièrement pour l'âme, pour le corps et pour les biens. Ce fut sur ce plan que se formèrent les universités, principalement celle de Paris, qui ne commença guère à avoir de la réputation que dans le XII<sup>e</sup> siècle. Depuis long-temps, il y avait auprès des évêques deux sortes d'écoles; l'une pour les jeunes clercs à qui l'on enseignait la grammaire, le chant et l'arithmétique; et leur maître était le chantre de la cathédrale, ou l'écolâtre, nommé ailleurs capiscol, comme qui dirait chef de l'école. L'autre école était pour les prêtres et les clercs plus avancés, à qui l'évêque lui-même, ou quelque prêtre, commis de sa part, expliquait l'écriture sainte et les canons. On érigea depuis le théologal, exprès pour cette fonction. Pierre Lombard, évêque de Paris, plutôt connu sous le nom de Maître des Sentences, avait rendu son école très-célèbre pour la théologie; et il y avait à St.-Victor des religieux en grande réputation pour les arts libéraux. Ainsi les études de Paris devinrent illustres. On y enseigna aussi le décret, c'est-à-dire, la compilation de Gratien, que l'on regardait comme le droit canonique. On y enseigna la médecine; et joignant ces quatre principales études que l'on nomma facultés, on appela ce composé Université des études; et enfin simplement Université, pour marquer qu'en une seule ville on enseignait tout ce qu'il était utile de savoir. Cet établissement parut si beau que les papes et les rois le favorisèrent de grands

privilèges. On vint étudier à Paris, de toute la France, d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, en un mot, de toutes les parties de l'Europe latine; et les écoles particulières des cathédrales et des monastères cessèrent d'être fréquentées.

Jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, le latin était nécessaire pour les affaires et pour les actes publics: il l'était pour les voyages, et on appelait les interprètes *latiniers*. Il était donc impossible de s'en passer, quelque barbare que fût celui qu'on parlait alors. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, il n'était plus dans l'usage commun du peuple, en aucun lieu du monde; et en France, la langue vulgaire était celle que nous voyons dans Ville-Hardouin, dans Joinville et dans les romanciers du même temps. C'était, ce semble, à cette langue qu'il fallait appliquer l'art de la grammaire, choisir les mots les plus propres et les phrases les plus naturelles, fixer les inflexions, et donner des règles de construction et d'orthographe. Mais la langue française ne s'est épurée que par le temps, et ce n'a été que plusieurs siècles après l'institution des universités que l'on a commencé à y travailler par ordre public dans l'académie française.

---

## NOTE ADDITIONNELLE.

---

La lettre qu'on va lire a été adressée, à la dernière heure, à l'éditeur de l'ORATIO DE GENTE ET LINGUA FRANCICA:

*Ew. Wohlgeboren*

*beehre ich mich, in Beantwortung des gefälligen Schreibens vom 12. d. Mts. ergebenst mitzuthemen, dass die Nachforschungen nach dem Verfasser der Schrift **Oratio de gente et lingua Francica** im Hauptstaatsarchiv ohne Erfolg geblieben sind.*

*Eine Anfrage, die ich im Interesse Ew. Wohlgeboren an die Königliche öffentliche Bibliothek hieselbst gerichtet habe, hat jedoch noch einige Nachrichten ergeben, die für Ihre Ausgabe vielleicht von Werth sein werden.*

*Zunächst ist zu bemerken, dass der Originaldruck der genannten Schrift — Wittenberg 1572 — sich auch im Besitz der hiesigen Bibliothek befindet, in der ausserdem noch ein späterer Nachdruck aufbewahrt wird, welcher in dem Sammelwerk: **Orationum scholae Melanchthonianae, quae ab anno 1571 usque ad annum 1574 in Academia Witebergensi scriptae et recitatae sunt, Tomus 7 (p. 108—127.) Servestae 1586, veröffentlicht ist.***

*Ferner erwähnt J. C. A. Grohmann in seinen **Annalen der Universität Wittenberg (Meissen 1801) I.***

S. 120, dass im Jahre 1572 ein französischer Sprachmeister an der Wittenberger Universität beschäftigt gewesen sei welcher zwar keine ordentliche Besoldung, aber doch eine Pension von 100 Gulden genoss. Der Name des Rabot wird dabei nicht citirt.

Nach **Grohmann** hat später ein anderer Franzose, **Catharinus Dulcis** sich der Kurfürstlich Sächsischen Regierung gegenüber erboten, für dieselbe Pension von 100 Gulden französische und italienische Lektionen in Wittenberg zu halten. Dabei bezeichnet er den früher angestellt gewesenen Lektor als **Claudius Salineus**, — was nicht zu dem Vornamen des **Guilelmus Rabotus Salenius**, wohl aber zu dem Geburtsort desselben stimmt.

Endlich ist noch anzuführen, dass in dem **Testament des Melchior von Osse**, welches der Hallenser **Christian Thomasius** 1717 herausgab, S. 340 ebenfalls der Einrichtung eines französischen Sprachunterrichtes an der Wittenberger Universität im Jahre 1572 gedacht wird, und dass an dieser Stelle auch der Schrift **Rabots**, — aus den **Orationes scholae Melanchthonianae**, Erwähnung geschieht.

Dresden, 22. Juli 1889.

Direktion des Königlich Sächsischen  
Hauptstaatsarchivs.

Hassel.

---

72732690

